

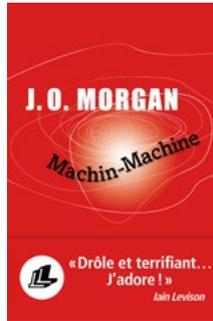
J. O. MORGAN

Machin-Machine



**« Drôle et terrifiant...
J'adore ! »**

Iain Levison



Tout commence par un prototype, de la taille d'un frigo, un machin étrange et bruyant testé dans la cuisine d'un couple de la classe moyenne. Une drôle de machine capable de transporter un objet en le dématérialisant d'un côté, pour le rematérialiser de l'autre. Très vite, l'invention se perfectionne et la prouesse scientifique devient un simple aspect de la vie quotidienne. La distance n'est plus un frein. Une cabine dans chaque foyer, chaque rue, chaque ville permet tous les déplacements. Tout est rapide. Facile. Cette nouvelle technologie change bientôt le monde et tous ceux qui l'habitent – les sceptiques comme les convertis. Mais, dans une société obsédée par le progrès, que deviennent les choses qui nous rendent humains : les souvenirs, les peurs, les amours, les contradictions, la mortalité. La confusion inhérente à nos existences. Tout à notre envie de toucher à la perfection, que risquons-nous de perdre ?

J.O. MORGAN, né en 1978, vit dans la campagne du sud de l'Écosse. Il est l'auteur de six recueils de poésie dont *Assurances* (2018), qui a remporté le prestigieux Costa Poetry Award. Après un premier récit, *Pupa*, paru au Royaume-Uni en 2021, il livre ici un roman à l'écriture ciselée, singulier et profond, sous-tendu par une douce ironie.

« C'est le roman d'apprentissage d'une chose inhumaine et c'est terrifiant. »
The Scotsman

« La prose délicate, discrète et jamais hermétique de Morgan nous fait lentement pressentir qu'une catastrophe va arriver. » *Telegraph*

« Le futur nous est livré sans garantie et sans clause de rétractation. »
Financial Times

J.O. Morgan

Machin-Machine

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Pierre Reignier*



Liana Levi

*Ce n'est que le début de leur ouvrage,
bientôt rien de ce qu'ils proposent ne leur sera impossible*
Livre de la Genèse, 11-6

*et par quelque habile machine,
le banquet disparaît*
La Tempête, Shakespeare, III-3

Un invité inopiné

L'appareil lui-même ne ressemblait pas à autre chose qu'à un grand réfrigérateur gris, quelque imposant modèle étranger à deux portes, celle du haut plus petite que celle du bas, chacune bombée comme le toit d'une voiture et possédant une longue poignée chromée. Sauf que la poignée inférieure était condamnée par un cadenas, et la poignée supérieure ne devait être actionnée que si la lumière verte en haut de l'appareil était allumée. Contrairement à celle d'un réfrigérateur, en effet, la façade de cet appareil était couronnée par une barrette de trois petites ampoules de couleurs différentes. Et le gros boîtier de contrôle vissé sur un de ses flancs, avec son affichage à tubes Nixie et son clavier en caoutchouc, n'était pas un thermostat.

Ce fut un vendredi en fin d'après-midi que quatre messieurs de l'institut à la tenue soignée se présentèrent chez M. Pearson et descendirent la machine de leur vieille camionnette bleue en l'inclinant, en la poussant, en la stabilisant sur un diable, pour lui faire traverser le jardin puis la glisser dans l'embrasement de la porte d'entrée.

Tout au long de l'opération ils se montrèrent très précautionneux. Ils n'étaient pas pressés. Ils vérifièrent et

révérièrent que le portillon de la rue était assez large et attachèrent le battant de fer forgé ouvert avec de la ficelle. Ils examinèrent les petites bosses et les fissures de l'allée de béton brut. Ils posèrent une rampe de longues planches par-dessus les marches du perron. Tous quatre avaient des mouchoirs en tissu pour s'essuyer les mains. Puis ils roulerent ensemble la haute boîte grise jusque dans la maison en la tenant très fermement, comme si la laisser tomber, ou même lui causer le moindre choc, la plus petite rayure, serait une catastrophe, un présage de la fin du monde.

M. Pearson ne participa pas aux manœuvres, sinon pour dégager le petit hall de la maison d'éventuels obstacles tout en expliquant à son épouse que oui, absolument, ils lui avaient demandé la permission, et oui, il savait très bien à quoi s'attendre et lui livrerait tous les détails en temps voulu, une fois l'appareil convenablement installé.

M. Pearson ne travaillait pas dans le même service que ces quatre messieurs. M. Pearson avait été choisi. M. et Mme Pearson devaient se voir confier cet appareil, ce prototype, pendant quelques jours, le temps de réaliser un certain nombre de tests simples. Auxquels ils prendraient eux-mêmes part. M. Pearson s'était vu remettre des instructions détaillées à ce sujet. Fait marquant par rapport à ses nombreux collègues, M. Pearson habitait assez près de l'institut, et c'était cela semblait-il qui avait fait toute la différence.

La machine termina son voyage à la cuisine. Comme il ne s'y trouvait pas d'espace adapté où la loger, elle empiétait un peu bizarrement sur le milieu de la pièce. On ne pouvait pas la pousser contre le mur à cause du câble assez rigide branché dans son dos, et aussi parce qu'il paraissait plus raisonnable, au moins pendant la période d'essai, que

ses quatre faces restent dégagées et bien accessibles. Ce câble singulier, épais comme l'avant-bras d'un bébé, était recouvert par un caoutchouc brun doux au toucher. Fixé à la machine par un solide collier de serrage plastique, il serpentait à travers la cuisine et le hall pour sortir de la maison par la fente à courrier de la porte.

Après s'être assurés que la machine était bien stable et que son mince cordon d'alimentation était dûment branché à la prise murale la plus proche, les quatre hommes prirent congé, laissant M. et Mme Pearson juger de cette adjonction au mobilier de leur cuisine.

Une des trois ampoules, de couleur orange, brillait d'un éclat paisible. M. Pearson ignorait ce qu'elle signifiait, mais il contemplait l'appareil, les mains dans les poches, avec un large sourire.

Mme Pearson se tenait derrière lui les bras croisés sur la poitrine. Elle ne souriait pas.

« Et comment il faudra faire, si nous avons besoin de sortir de la maison ?

– Hmm ? » M. Pearson ne décrochait pas les yeux de la machine.

« Il va y avoir un joli courant d'air, en plus, avec la boîte aux lettres ouverte toute la nuit. »

M. Pearson recula lentement d'un pas et s'assit sans perdre son air réjoui.

« Si ça fonctionne comme ils disent – » Il agita un index en direction de l'encombrant appareil. « Dis donc. Eh ben. Ha ! Ça va être quelque chose. Un sacré truc. »

Mme Pearson soupira et s'assit à côté de lui.

« Tu ne m'avais jamais dit que c'est là-dessus qu'ils travaillaient.

– Je n'en savais rien du tout. Personne ne savait. En tout cas chez nous au service du personnel. C'est normal.

La seule chose dont nous sommes tous sûrs, c'est bien que nous ne savons jamais vraiment sur quoi ils travaillent. Et si par hasard il nous arrive un jour de l'apprendre, nous avons juré d'avance de n'en parler à personne. On m'a fait signer une espèce de formulaire qui dit ça.

– Peut-être bien. » Mme Pearson jeta un coup d'œil dehors par la fenêtre de la cuisine. « Mais moi, je n'ai rien signé. Et maintenant qu'est-ce que je devrai répondre quand des gens me questionneront sur ce vilain câble qui sort de chez nous ? Parce que je vais avoir des questions. Il traverse le jardin jusqu'à la rue. Et jusqu'où, après ça ? J'imagine tout le trajet jusqu'à l'institut, aussi. Cinq cents mètres facile. Les gens vont drôlement jaser, de le voir entrer tout droit chez nous. Et moi je ne suis pas une menteuse. Je n'ai pas tant de patience. Alors quand on me demandera – »

M. Pearson se leva tout à coup, replongea les mains dans ses poches et commença à faire le tour de l'appareil en l'examinant sous toutes les coutures.

« Ils auront pensé à ça, je présume. Et tout réglé. » Il se pencha pour scruter le point de jonction du câble au dos de la machine. Il tendit le bras avec l'idée de s'assurer que le branchement tenait bon, mais se ravisa avant de l'avoir touché. « Ils auront prévu un affichage quelconque. Parlé aux personnes qu'il faut. » Il agita la main, comme pour écarter le sujet, avant de la remettre dans sa poche. « Ils vont poser des panneaux d'avertissement. Ne pas toucher. Danger de mort. Sous peine de grosses amendes. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Je parie qu'on ne te posera aucune question. »

Son périple autour de la machine achevé, M. Pearson se rassit auprès de son épouse. Il ouvrait la bouche pour prononcer d'autres propos rassurants, lorsqu'un petit

événement se produisit. En haut de la machine l'ampoule orange s'éteignit. Un instant après la rouge s'alluma.

Aussitôt M. Pearson se remit debout, le poing serré contre ses lèvres pincées. Sa femme se leva aussi, lentement, près de lui.

Pendant un petit moment ils restèrent immobiles et il ne se passa rien de plus. Il n'y avait eu aucun bruit, aucun signal sonore, juste ce basculement indolent d'une ampoule à l'autre, dont la lueur rouge se réfléchissait maintenant sur leurs visages pleins d'attente.

« Tu crois que ça y est, c'est fait ?

– Chut ! » Son mari agita sèchement la main.

Elle baissa la voix. « Je veux dire, tu penses qu'il est passé quelque chose ? Tu crois que c'est là-dedans, quoi que ça soit, maintenant – à se détransformer ou je ne sais quoi ?

– Quoi ? Non. C'est – je ne sais pas. » M. Pearson porta la main à sa poche intérieure de veste pour en extraire une liasse de feuillets gris qui avaient été tapés pour lui à la machine, cet après-midi, à l'encre noire et à l'encre rouge. Il les déplia et passa le doigt sur la liste des instructions. « Ah. » Il tapota les feuillets avec l'index. « C'est verrouillé. » Il relut les lignes pertinentes. « Oui. La lumière rouge signifie que c'est verrouillé. Pas autre chose. » Il poursuivit sa lecture. Hocha la tête. « Oui. C'est automatique, tu vois ? Ils seront en train de faire quelque chose de leur côté. Et donc de notre côté on – on ne fait rien. Oui. Pour le moment on – il faut juste attendre. » Il redressa la tête en souriant.

Mme Pearson poussa un petit gémissement de lassitude et se dirigea vers l'évier. « Bon, moi je ne perds plus mon temps à traîner. C'est ton entreprise, après tout. Ce n'est peut-être pas ton travail, tu me diras, mais c'est

quand même toi qui es responsable. Alors ce sera sans doute toi qui –» Elle décrocha une grande casserole du support mural et ouvrit le robinet pour la remplir. « Ils te versent une prime, pour tout ça ? Y a intérêt à ce que tu touches quelque chose. Qu'ils nous dédommagent. Pour le dérangement, quoi. Cette machine va rester là tout le week-end, ils ont dit. Et si nous avions eu des invités ? Ils n'ont même pas posé la question. Et ne me raconte pas qu'ils t'ont présenté ça comme un cadeau. Si c'est du travail, ça se paye. Et puis quels sont les dangers ? On nous teste comme des rats de laboratoire, voilà ! Est-ce qu'ils t'ont fourni des garanties comme quoi tout est parfaitement – »

La lourde casserole heurta le fond de l'évier avec un claquement sourd. L'eau en jaillit en grosses éclaboussures qui aspergèrent le tablier de Mme Pearson et le sol autour de ses pieds.

Un pur réflexe lui avait fait lâcher la casserole et plaquer les mains sur ses oreilles. Mais le bruit qui l'avait contrainte à réagir ainsi avait déjà cessé. On n'entendait plus que le jet d'eau froide du robinet dans l'évier.

La bouche de Mme Pearson était grande ouverte, prête à laisser échapper un cri, et ses yeux plissés dans la crainte de ce qui pourrait encore venir.

Mais rien ne vint.

Pivotant sur elle-même, elle découvrit que son mari avait aussi les mains sur les oreilles et se tenait recroquevillé sur lui-même, tout contracté.

Le bruit n'avait pas duré longtemps, à peine plus d'une seconde, et avait cessé aussi soudainement qu'il avait commencé. Ce n'était pas tant son intensité sonore qui l'avait rendu douloureux, que sa nature. Il avait été atrocement désagréable : comme si l'air de la pièce était griffé par des

serres d'acier, arraché, déchiré par la force d'un ouragan – et tout de suite après brutalement refermé.

Mme Pearson avait envie de vomir. Sans doute son mari ressentait-il la même chose, même s'il ne risquait pas de le reconnaître. Mais, le calme revenu, cette nausée se dissipa assez vite. Déjà, M. Pearson se redressait et remettait ses mains tremblantes au fond de ses poches. Il regardait sa femme d'un air brave et entendu, comme pour dire *tu vois ?* Comme si ses prévisions se vérifiaient entièrement. Mme Pearson décelait cependant une grimace, qu'il essayait de réprimer, derrière son sourire pincé. En son for intérieur il redoutait encore quelque nouveau désagrément.

C'est alors que la lampe rouge s'éteignit. La lueur du filament s'évanouit à l'intérieur de l'ampoule, puis, après une brève pause, comme si la machine avait effectué un ultime contrôle sur elle-même avant d'aller plus loin, la lampe verte s'alluma.

Mme Pearson décolla avec hésitation les mains de ses oreilles. Tâtonnant derrière son dos elle ferma le robinet d'eau froide, en le serrant bien, avant de rejoindre son mari auprès de l'appareil.

« Tu penses que ça veut dire – » Les épaules voûtées, elle se séchait les doigts au coin de son tablier.

Ses muscles se décrispant peu à peu, M. Pearson avait retrouvé une certaine aisance dans ses mouvements. Mais son souffle restait encore bloqué dans sa gorge et il ne put répondre que par de petits hochements de tête.

« Bon, comment on – » Mme Pearson regardait l'appareil d'un œil soupçonneux. « Comment alors on va – savoir ? Être sûr, je veux dire. »

M. Pearson ouvrit la bouche et la referma, comme un poisson, les yeux fixés sur l'appareil. Puis il tira les

feuilletés dactylographiés de sa poche et les parcourut avec attention. Ses doigts tremblaient encore. Il fit un pas en avant. Il jeta un dernier coup d'œil aux feuillets, pour vérifier ses instructions, avant de lever la main et de saisir la poignée du haut. Celle-ci tourna sans résistance sur sa charnière quand il la tira, un petit claquement sourd de déverrouillage se fit entendre, suivi par le bruit de succion d'un joint de caoutchouc intérieur qui se décollait, puis la porte pivota tranquillement.

Le compartiment intérieur qu'elle dévoila était beaucoup plus petit que M. Pearson ne s'y attendait. Derrière la porte, de fait, la machine se présentait comme une façade presque uniforme, du même gris que son enveloppe, percée en son centre par une cavité à peine assez grande pour une boîte d'œufs. Les parois de cet espace étaient concaves et tapissées par un très grand nombre de minuscules ampoules densément serrées les unes contre les autres. Ces ampoules, faites de verre transparent, ne possédaient pas de filament visible : elles avaient juste une tache sombre, en leur centre, qui les faisait ressembler à un millier d'yeux de poisson aux pupilles larges et un peu floues, ou à un mur d'œufs de grenouille vitrifiés.

Une petite plaque incurvée de ces ampoules occupait aussi le centre de la surface intérieure de la porte, de sorte que lorsque l'appareil était fermé ces ampoules se nichaient dans l'ouverture du compartiment pour en compléter la sphère. Mais pour le moment la porte était ouverte. Les ampoules étaient éteintes, ternes, muettes. Et, posée sur celles du plancher du compartiment, en son centre, il y avait une petite cuiller en plastique blanc.

Elle paraissait identique à celles dont M. Pearson se servait tous les jours lors du déjeuner à la cantine de l'institut. Il leva le bras pour la saisir.

« Non ! » Sa femme lui donna une tape sur la main. « Ça doit être chaud, ou électrifié, ou – autre chose ! Tu n'en sais rien. »

M. Pearson consulta avec attention ses notes et secoua la tête. Il tendit la main dans le compartiment. Il toucha la cuiller du bout des doigts. Elle remua, grinçant légèrement sur le verre des ampoules. Il la saisit pour la sortir du compartiment. Il la regarda avec émerveillement, quelques instants, puis la montra à sa femme qui se pencha pour l'examiner et constater qu'il s'agissait bien d'une petite cuiller en plastique blanc. Il la retourna entre ses doigts. Il enfonça le pouce dans sa partie creuse. Il effleura sa tranche pour sentir les fines rugosités de la découpe du plastique. Enfin, il la reposa avec précaution, presque avec déférence, dans la cavité tapissée d'yeux de verre, et commença à refermer la porte.

« Vont-ils pas vouloir transférer autre chose ? On ne devrait pas plutôt laisser cette cuiller dehors, au cas où les objets, tu sais, au cas où ça s'embrouillerait ? »

– Non. » M. Pearson parlait avec douceur, presque à voix basse. « Non, ce n'est pas ça. Pas du tout. Maintenant nous devons juste – » Les ampoules en verre grincèrent en s'encastrant les unes contre les autres lorsqu'il poussa sur la porte. « Maintenant nous la renvoyons. »

Il se déporta vers le flanc de la machine, la tête baissée, la main gauche crispée sur ses feuillets, et tendit avec solennité l'index de la main droite vers le clavier en caoutchouc.

« Et toi tu sais comment faire ça ? Oui ? T'es sûr de vraiment savoir ? »

Concentré sur sa tâche M. Pearson ne répondit pas. Ses yeux faisaient maintenant la navette entre le petit écran d'affichage du boîtier et ses instructions. Ses lèvres

remuant sans bruit, il relut pour lui-même les chiffres afin de s'assurer que tout correspondait. Prêt à transmettre enfin, le doigt en suspens au-dessus du bouton, il hésita une seconde. Tout cela était un peu trop facile, un peu trop évident. Il sourit. Bien sûr que c'était facile. *Justement*, il fallait que ce soit facile. Voilà bien la raison pour laquelle on lui avait offert cette possibilité de tester cet appareil, à son domicile, en toute liberté. Il appuya sur le bouton et recula d'un pas. L'ampoule verte s'éteignit. Sa voisine, l'orange, s'alluma.

Aussitôt un effroyable vacarme s'éleva de la machine. Comme des coups de marteau saccadés. M. et Mme Pearson échangèrent un regard effrayé.

«Vérifie tes papiers!» Mme Pearson donna un coup de coude à son mari. «Regarde si c'est normal, avant que ce truc explose et détruise notre cuisine!»

Les feuillets gris furent dûment consultés. Tournés et retournés frénétiquement à la recherche d'une indication.

Cliquetis et tambourinements allaient bon train dans la machine, à différentes cadences qui entremêlaient et déformaient les sons. On entendait parfois des bruits de pompes aspirantes, de tuyaux grinçants, et une sorte de grondement pulsatif profond.

«Ça dit – ça dit que c'est normal.» M. Pearson essayait d'avoir l'air serein, en dépit du fait qu'il était obligé d'élever la voix par-dessus le tohu-bohu. Il se força à retrouver le sourire pour rassurer sa femme. «Ça dit qu'il faut s'attendre à un léger dérangement sonore. Cela fait partie de tout le, tu sais – la procédure d'analyse. Elle doit être – voilà, il faut qu'elle soit bien approfondie.

– Et à ton avis combien de temps ça va durer, au juste, cet approfondissement?»

Mme Pearson n'était pas du tout rassurée. Elle avait remis les mains sur les oreilles mais cela ne changeait pas grand-chose, le bruit de la machine la pénétrait jusqu'aux os.

Reculant à petits pas, elle battit en retraite vers le fond de la cuisine. Son mari l'imita, au prétexte de n'avoir pas à crier pour lui parler, mais, juste au moment où il ouvrait la bouche, le vacarme cessa brusquement. Ils se regardèrent, puis reportèrent leur attention sur la machine. L'ampoule orange était toujours allumée.

M. Pearson leva à son tour les mains sur ses oreilles. Il avait le sentiment que n'importe quoi pouvait arriver, à présent, et sans prévenir.

Mais rien ne se produisit. La machine demeurait silencieuse et inerte.

Mme Pearson se risqua à baisser les mains.

« Bon ben, je peux te dire une chose, je n'ai plus très envie de faire la cuisine. Pas avec ce machin ici, qui peut nous démarrer comme ça à je ne sais quel moment. Ce serait pas prudent d'allumer la cuisinière. Qui donc pourrait bien avoir envie de vivre avec une pareille machine chez soi? Elle est déroutante, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle est vilaine, aussi.

– Ce n'est qu'un prototype. Je suis sûr que lorsqu'ils auront arrangé les aspects mécaniques, les bruits ne seront plus comme maintenant. Ils vont améliorer ça. Ils vont tout peaufiner. Et puis de toute façon je n'ai pas très faim. Un sandwich ou quelque chose ce sera très bien. »

Mme Pearson se mit au travail, pour leur préparer à tous les deux un souper froid sans façon, en dépit du fait qu'elle n'était pas très heureuse de devoir passer à proximité de la machine pour accéder au cellier.

M. Pearson se rassit à la table. Dans le calme qui semblait revenu sur la pièce, il avait retrouvé son enthousiasme.

« C'est quand même sensationnel, tu ne trouves pas ? Cette machine, c'est le début d'une nouvelle ère. C'est l'avenir qui est là, dans notre cuisine !

– Je ne vois pas vraiment ce que ça va changer. Envoyer des cuillers en plastique.

– Oh, ne dis pas de bêtise. Les cuillers c'est juste pour les essais. Des objets simples, tu vois ? Une petite chose à la fois, jusqu'à ce qu'ils soient sûrs d'avoir correctement, tu sais – tout calibré ou machin-chose. Il faut voir plus grand que ça. Les machines qu'ils ont à l'institut, elles sont – bon, je ne les ai pas vues de mes propres yeux, mais je parie qu'elles sont plutôt énormes. Et imagine un peu une grande usine, à l'étranger, avec des entrepôts entiers consacrés à l'envoi des produits par cette méthode. Tu pourrais faire partir un chargement complet chaque seconde. Comme ça. » Il fit claquer ses doigts. « À la vitesse de l'éclair. Et qui arriverait à destination en un instant. Tout prêt à l'usage.

– C'est peu probable. » Mme Pearson jeta un coup d'œil à l'ampoule orange. « Pas s'il faut attendre tout ce temps à chaque fois que tu envoies quoi que ce soit. » Elle posa sur la table les deux assiettes préparées et s'assit.

« Ils amélioreront ça. Ce sera instantané. Tu peux me croire. » M. Pearson prit une tranche de pain et commença à la beurrer, agitant de temps en temps son couteau en l'air pour guider plus précisément ses réflexions. « Et pas pour des cuillers. Non. À mon avis, ce sera du fer, de l'acier, du pétrole, ce genre de chose. Des matières premières. Des produits qu'il faut des mois pour transporter à travers le monde avec les moyens conventionnels. Une fois qu'ils auront posé les câbles, bien sûr. Au fond des

océans et tout. Sûr que ça prendra un bon moment. Ce genre de système, il faut beaucoup de travail. Mais ça en vaudra la peine. Avec à long terme de grosses économies.

– Et ça mettra toutes les entreprises normales en faillite, aussi. Les chantiers navals, les ingénieurs, les matelots. Seront tous sur le carreau. Instantanément. À la vitesse de l'éclair. Tu parles d'un avenir, pour eux.

– Pas vrai. Pas vrai du tout. » Brandissant éloquemment son couteau, M. Pearson s'interrompt pour mastiquer et avaler sa bouchée. « D'abord, ils continueront d'être utiles pour tous les autres biens. Tous les articles qui ne pourront pas être envoyés par cette nouvelle méthode de transport. Les produits compliqués, tu vois, comme les appareils électriques ou les denrées alimentaires de luxe. Sans parler des gens eux-mêmes, qui auront toujours besoin de circuler. Et secundo, même si l'industrie des transports devait périr, comme tu envisages à juste titre que cela pourrait arriver, eh ben, à ce moment-là tous ses employés pourront entrer dans la nouvelle industrie créée. Qui aura des tas d'emplois à offrir, je suppose. Surveillance des systèmes. Pose des câbles. Ce genre de chose. Une porte se ferme, une autre s'ouvre. C'est comme ça que ça marche. C'est le progrès. »

Le tintamarre reprit derrière leur dos. Si soudainement que Mme Pearson sursauta et faillit s'étrangler. Son mari réagit à cette perturbation en agitant négligemment la main, comme un habitué des rythmes de la machine.

« Réanalyse. Voilà. Elle fait ça de temps en temps. Les choses changent, tu vois. Au niveau moléculaire. D'instant en instant. Elle doit réévaluer l'objet, reconstruire ses sommes ou je ne sais quoi, et comme ça elle sera bien à jour quand elle sera enfin prête à envoyer, et quand de leur côté ils seront bien préparés à recevoir.

– Et nous, là-dedans ? » Mme Pearson prit son verre pour boire prudemment une gorgée d'eau. « Comment sommes-nous censés profiter de cette invention sensationnelle ? Quels avantages quelqu'un comme toi, au service du personnel, vas-tu tirer de ce monde nouveau et amélioré ? »

– Ben, en tant que consommateurs bien sûr. Il ne s'agit pas que de l'industrie. C'est nous les bénéficiaires, au bout du compte. Tout sera moins cher. Plus pratique. Aujourd'hui des cuillers, bientôt des voitures entières. Peut-être. Transportées tout droit de l'usine jusqu'à notre porte. Enfin, plutôt jusqu'à l'allée du garage. Ou jusqu'à l'endroit le plus proche de chez nous où il y aura une de ces machines. Ça sera forcément moins cher, moins de tracas, mieux sur tous les plans, tu ne crois pas ?

– Ça m'a plutôt l'air parti pour coûter plus cher, si tu veux mon avis. Encore plus d'argent gaspillé, voilà. Et pour quelle utilité. » Mme Pearson se leva, prit son assiette et son verre vides et alla à l'évier. « Tous ces kilomètres de câbles qu'il faudra poser. Toutes ces nouvelles machines. Ça ne peut que faire *grimper* le prix des choses, pas le baisser. » Elle pencha la tête de côté. « Ou bien qui sait, peut-être que l'un dans l'autre rien ne changera. Niveau prix, je veux dire. C'est comme ça en général. Rien ne change jamais vraiment. Comparativement parlant. »

Elle n'aimait pas le vacarme qu'elle entendait, tous les claquements, les succions et les gargouillis, mais elle était déjà capable de les ignorer – comme des ouvriers de la voirie qui percent une tranchée sur le trottoir devant la maison, très vite leur boucan devient un simple bruit de fond. Lorsque l'appareil redevint tout à coup silencieux, cependant, et lorsqu'elle pressentit que l'ampoule orange s'était éteinte, discrètement, sereinement, pour

que la rouge s'allume, elle s'empressa de poser la vaisselle au fond de l'évier et de plaquer les mains sur ses oreilles en fermant les yeux. M. Pearson suivit son exemple. Ils restèrent tous deux figés à leur place, guettant l'atroce raclement aigu qui, dès l'instant où il se ferait entendre, leur donnerait à coup sûr envie de rendre ce qu'ils venaient d'avalier.

La sensation fut encore pire que la première fois. Alors même qu'ils s'y attendaient. Alors qu'ils se couvraient les oreilles. Ils ressentirent une sorte de secousse, brève mais très intense. Le même bruit de déchirure violente, de serres griffant l'air, leur tordit les entrailles. Il les attira aussi un tout petit peu, l'un et l'autre, en direction de la machine.

Ils ouvrirent timidement les yeux. De nouveau l'ampoule verte brillait en haut de l'appareil. M. Pearson quitta sa chaise, chancela, essaya de marcher d'une façon qui donnait l'impression qu'il se déplaçait avec aisance. Il ouvrit la porte supérieure. Le compartiment interne était vide. Rien à voir, à part le dense tapissage des minuscules ampoules de verre sur ses parois. C'était comme de la magie. Aucune voie d'accès, aucune issue. La chose est là, tout à coup elle n'est plus là.

« C'est quand même un gros appareil. » Mme Pearson se tenait les mains à plat sur le ventre. Elle se rapprocha de son mari et se hissa presque sur la pointe des pieds pour examiner avec lui la cavité. « Il pourrait y avoir un panneau secret. Une sorte de trappe qui bascule, dans ces ampoules, et d'un coup la cuiller descend. Elle devient invisible. Puis tu fermes la porte et hop, elle remonte. »

M. Pearson tendit le bras pour palper le plancher et les parois latérales du compartiment. Les petites bosselures des ampoules en verre étaient d'une douceur presque irréaliste sous ses doigts. Elles semblaient à la fois glissantes

et fraîches, et il fut presque surpris de ne pas trouver sa main humide lorsqu'il la retira du compartiment.

« Elles ont l'air de tenir bien en place. Elles sont très serrées les unes contre les autres.

– Cette cuiller, aussi, c'était une toute petite chose. Regarde l'épaisseur de ce câble. Ce ne serait pas bien difficile d'y faire passer une cuiller. » Mme Pearson dénoua les cordons de son tablier et plia soigneusement le vêtement de coton blanc taché. « Il doit s'agir d'une espèce de système d'aspiration à vide. Tu sais, pneumatique ou genre. Comme ils ont dans les banques chics. Tout ce raffut, c'est juste la pression qui monte, et puis – *pfou* – ça s'en va. C'est pas plus compliqué. Futé comme tout, je veux bien, mais rien de nouveau et ça ne prendra pas. »

M. Pearson hochait lentement la tête. Il n'écoutait pas vraiment sa femme. Il faisait aller et venir la porte de l'appareil sur ses gonds épais. Il essayait de se faire une idée de son poids. Il cherchait à repérer le fin câblage qui devait la connecter au reste de la machine.

Mme Pearson le laissa à ses examens.

« Bon, moi je ne vais sûrement pas rester là à attendre qu'ils nous envoient d'autres cuillers. » Elle posa le tablier plié sur la table à côté des ustensiles et condiments de leur petit souper. « Et j'espère bien qu'ils ne vont pas recommencer. Pas ce soir. » Elle jeta un regard à la vaisselle sale dans l'évier. « Tous ces claquements, ces vibrations, ces grincements, j'aurai de la chance si j'arrive à fermer l'œil. » Elle inspira un grand coup et se dirigea vers le couloir. « Oublie pas de tirer la porte quand tu monteras, hein. » Et elle disparut.

M. Pearson resta un moment sans bouger. La machine était silencieuse. Maintenant que sa femme était sortie,

il mesurait à quel point la machine était totalement silencieuse. Même un réfrigérateur bourdonnait paisiblement, le plus souvent. Mais cet appareil ne produisait aucun bruit de fond, pas même le plus petit grésillement du côté de l'ampoule verte allumée. Dans ce silence le sifflement que son nez laissait entendre au rythme de sa respiration lui paraissait grossier. La porte, quand il la referma doucement, ne transmit rien à sa main, aucune sensation de friction dans les gonds, jusqu'à ce que les ampoules en verre entrent en contact les unes avec les autres. À ce moment-là il perçut une légère résistance et entendit le grincement parfait de leurs frottements les unes contre les autres, puis le joint de caoutchouc aimanté encadrant la porte adhéra au corps de la machine avec un petit bruit sec.

M. Pearson glissa les mains dans ses poches et recula de quelques pas, rechignant à détacher trop vite ses yeux de la machine au cas où quelque chose se produirait. Quelque chose d'insolite.

Mais rien ne se produisit. La lampe verte restait allumée. La machine restait silencieuse. Bientôt M. Pearson pivota sur lui-même, sortit de la cuisine et monta l'escalier, le dos rond, pour rejoindre sa femme au lit.



Dans l'obscurité bleu marine et froide de la cuisine, adoucie, près de la fenêtre, par la lumière jaune d'un lampadaire filtrant entre les lattes du store vénitien : la présence pesante et morose de la machine en stand-by avec la petite lueur de l'ampoule orange à son fronton.

Un léger grincement se fit entendre à l'étage, puis une succession de tapotements légers, à la fois sourds

et hésitants, puis des bruits de pas traînants, de tâtonnements dans la pénombre, et la porte de la cuisine entrebâillée pivota en silence sur ses gonds.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

The translation of this title was made possible
with the support of the Publishing Scotland
Translation Fund

Publishing
Scotland

Foillseachadh Alba

Titre original : *Appliance*

Copyright © J. O. Morgan, 2022

First published as *Appliance* in 2022 by Jonathan Cape,
an imprint of Vintage. Vintage is part of the Penguin Random House
group of companies.

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Machin-Machine* de J.O. Morgan
a été réalisée en juillet 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0649-9)

ISBN ePDF : 979-10-349-0651-2